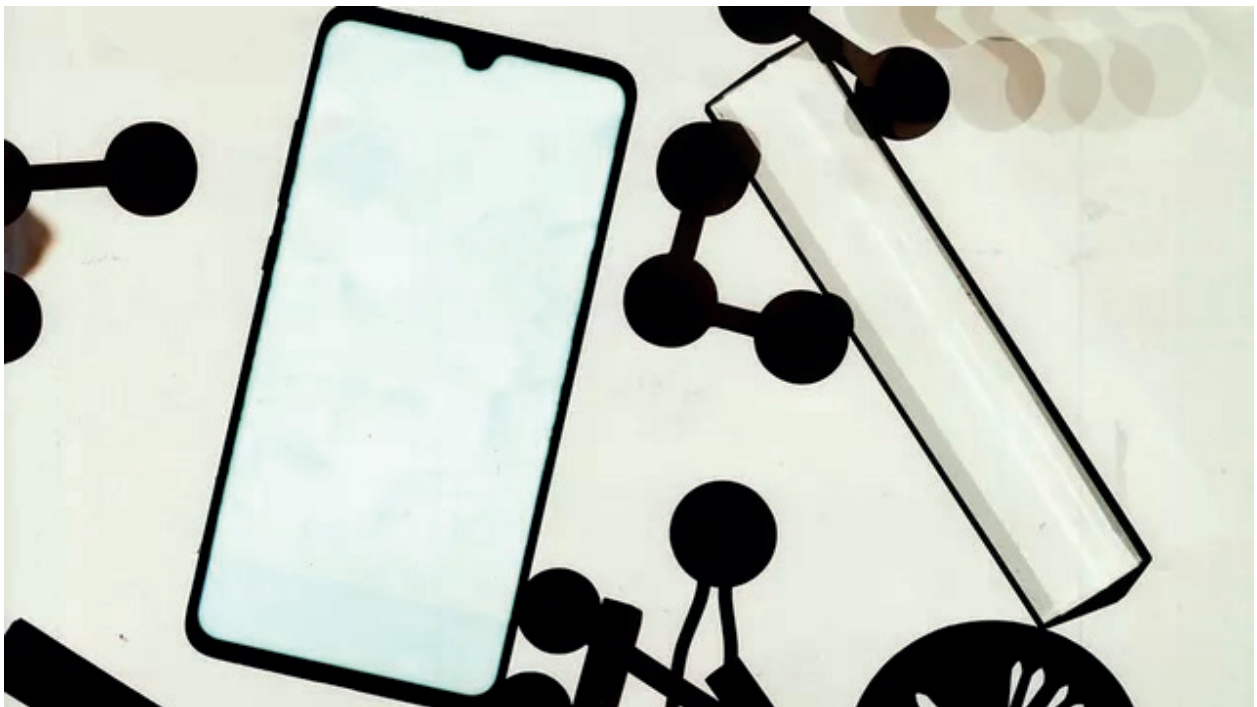


ENQUÊTE

Paris Photo : la photographie dans son plus simple appareil

Ils sont photographes et... se passent d'appareil de prise de vue. Une façon de renouer avec les outils originels que sont la chimie et la lumière. La « slow photography » est toujours plus présente dans les allées de Paris Photo, qui ouvre ses portes le 10 novembre, et à l'honneur à la BnF. Analyse d'un phénomène.



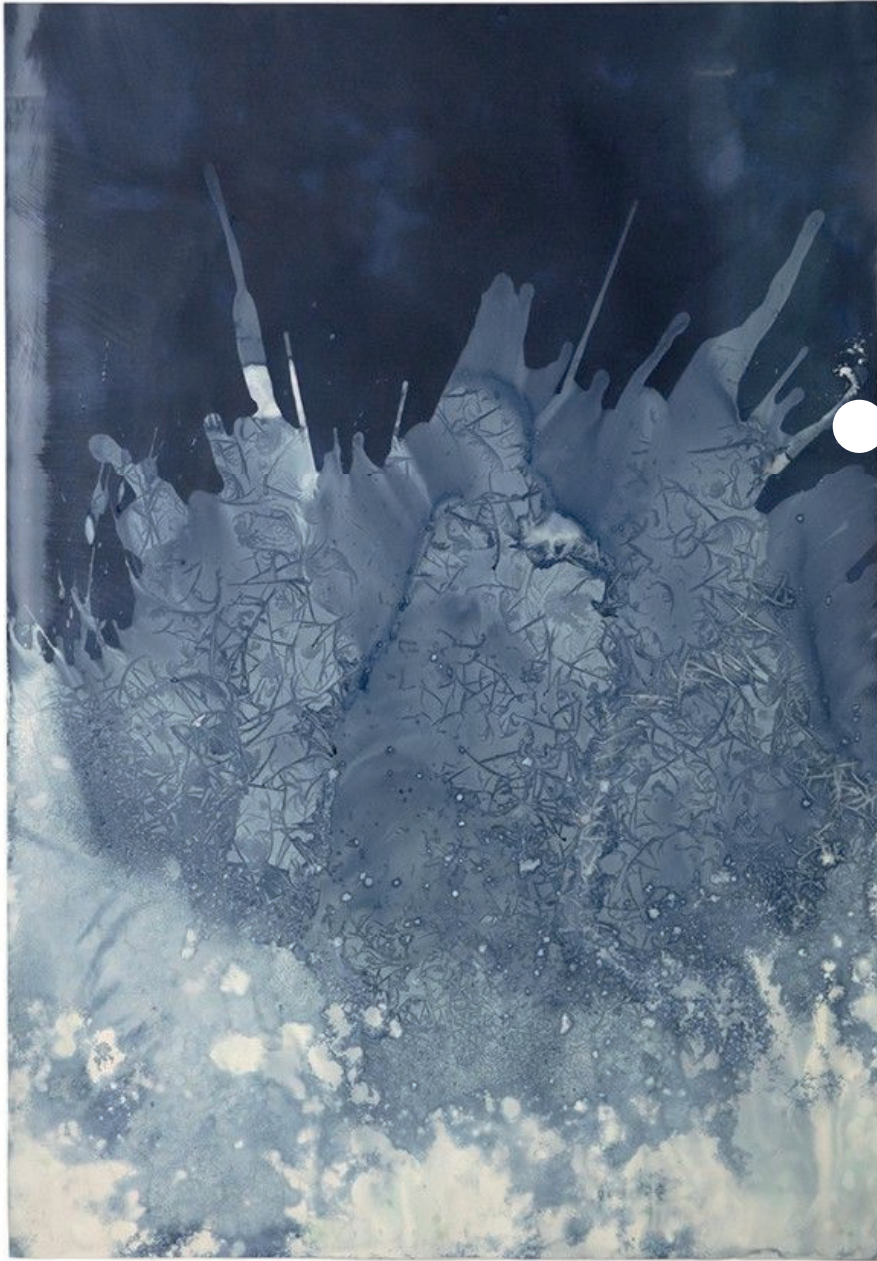
Baptiste Rabichon, « Blue Screen of Death (095) », 2022. L'artiste combine la composition et le geste pour ses photogrammes réalisés dans le noir complet. ((Détail) Baptiste Rabichon, courtesy Galerie Binome, Paris)

Par **Michèle Warnet**

Publié le 8 nov. 2023 à 06:00 | Mis à jour le 8 nov. 2023 à 11:24

Elle est l'enregistrement du réel qui documente, depuis bientôt deux siècles, le moindre de nos gestes et le plus banal de nos déplacements. La photographie a révolutionné notre perception du monde. A l'heure où des milliards d'instantanés sont produits et circulent chaque jour, une nouvelle scène porte en germe un tournant. Celui d'un retour aux sources, sans appareil, pour une photographie expérimentale pratiquée au pied de la lettre - photographie signifiant, en grec ancien, « écrire avec la lumière ».

« La photo s'est constituée comme ça au début, sans appareil, juste avec l'ombre et la lumière », souligne Héloïse Conésa, conservatrice au département des Estampes et de la Photographie de la BnF et commissaire de l'exposition « Epreuves de la matière » qui explore les métamorphoses de la photographie contemporaine, jusqu'au 4 février à la bibliothèque François-Mitterrand, à Paris.



Meghann Riepenhoff, «Ice #32», 2020. Meghann Riepenhoff travaille non pas sur le paysage, mais avec, le capturant sur de grands cyanotypes. (Meghann Riepenhoff. Courtesy of the artist and Yossi Milo, New York)

A l'origine, Nicéphore Niépce est parvenu à fixer l'image en faisant entrer de la lumière dans une boîte dont le fond était badigeonné d'une couche sensible. C'est la caméra obscura, dont il tire la première photographie au monde en 1826. Le britannique William Henry Fox Talbot expérimente, lui, dès 1834, l'apposition d'objets sur un papier rendu sensible par la chimie qui, exposé à la lumière, en garde les contours en négatif. C'est le photogramme, qu'il appelait dessin photogénique. Un procédé repris à l'époque par la botaniste Anna Atkins pour créer des herbiers réalistes dans une version chimique ferreuse à la teinte bleu de prusse : le cyanotype. Technique et naturalisme qui ont aujourd'hui une héritière avec l'Américaine Meghann Riepenhoff qui plonge ses grands papiers dans l'océan pour figer de fascinantes empreintes aquatiques bleutées.

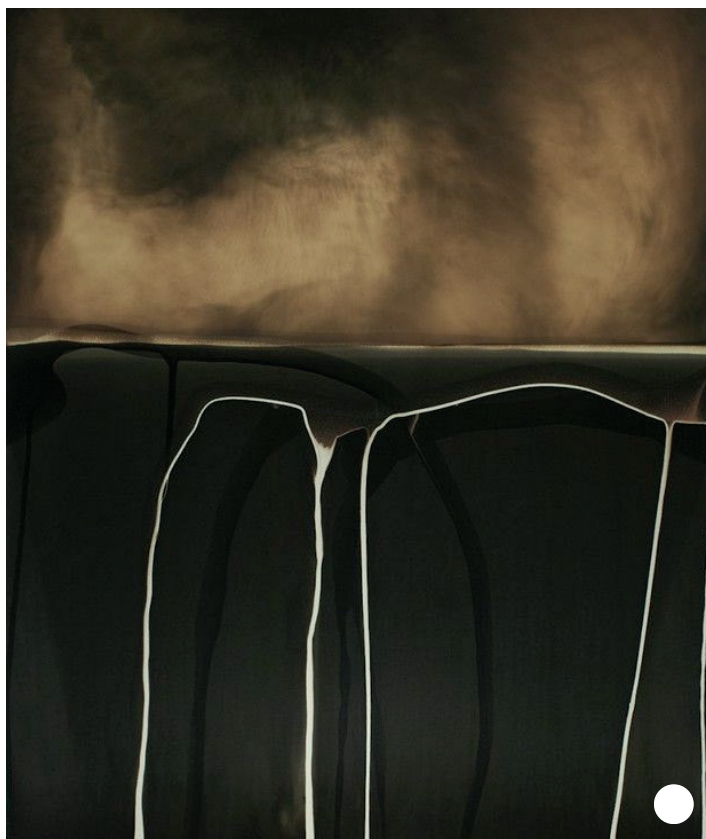
Le geste retrouvé

« La technique primitive du photogramme accompagne généralement les grands tournants dans la perception de la photographie. Elle a fait un retour au moment des avant-gardes dans les années 1920 puis dans les années 1980 quand la photo est entrée dans les musées. Aujourd'hui, les artistes redécouvrent les photogrammes pour se positionner par rapport au numérique », développe Héloïse Conésá.

Pour le photographe Baptiste Rabichon, « le photogramme est l'outil d'image le plus contemporain qui soit. A la fois spectral et d'une netteté inégalable ». Dans sa série « Blue screen of death », c'est le smartphone, posé allumé, qui expose le papier et crée l'empreinte des objets autour. Une rencontre anachronique où l'on peut voir un clin d'oeil à Man Ray, maître des rayogrammes au siècle dernier. Baptiste Rabichon est présenté par la galerie Binome à Paris Photo et le Musée Nicéphore Niépce l'expose à Chalon-sur-Saône jusqu'au 21 janvier.

Une tendance venue d'ailleurs

Cette photographie archaïque et expérimentale, la galeriste parisienne Miranda Salt, australienne de naissance, l'a vu monter il y a presque vingt ans outre-Atlantique. « A l'ère digitale, les artistes se sont dit qu'il y avait encore des choses à explorer du côté du laboratoire. L'exposition 'Lights, Paper, Process ; Reinventing Photography' de 2015 au Getty museum de New York a été un moment décisif dans la prise de conscience de ce mouvement de fond. Elle a ouvert le marché quand, en France, la photographie documentaire et humaniste le dominant encore largement », ajoute-t-elle.



Chuck Kelton, « Resist #110 », 2018. Célèbre tireur new-yorkais, Chuck Kelton manipule du papier photosensible pour créer des oeuvres abstraites presque paysagères. (Chuck Kelton/Galerie Miranda)

Elle vient de baisser le rideau sur une exposition avec Chuck Kelton, meilleur tireur argentique de Big Apple, lequel développe un travail personnel depuis 30 ans qu'il qualifie de « *calligraphie avec la chimie* ». Travaillant, selon ses esquisses, les papiers sensibles avec une succession d'opérations chimiques et parfois de pliures, pour faire émerger des horizons et des paysages abstraits qui convoquent des ciels à la Turner ou encore les encres de Victor Hugo.

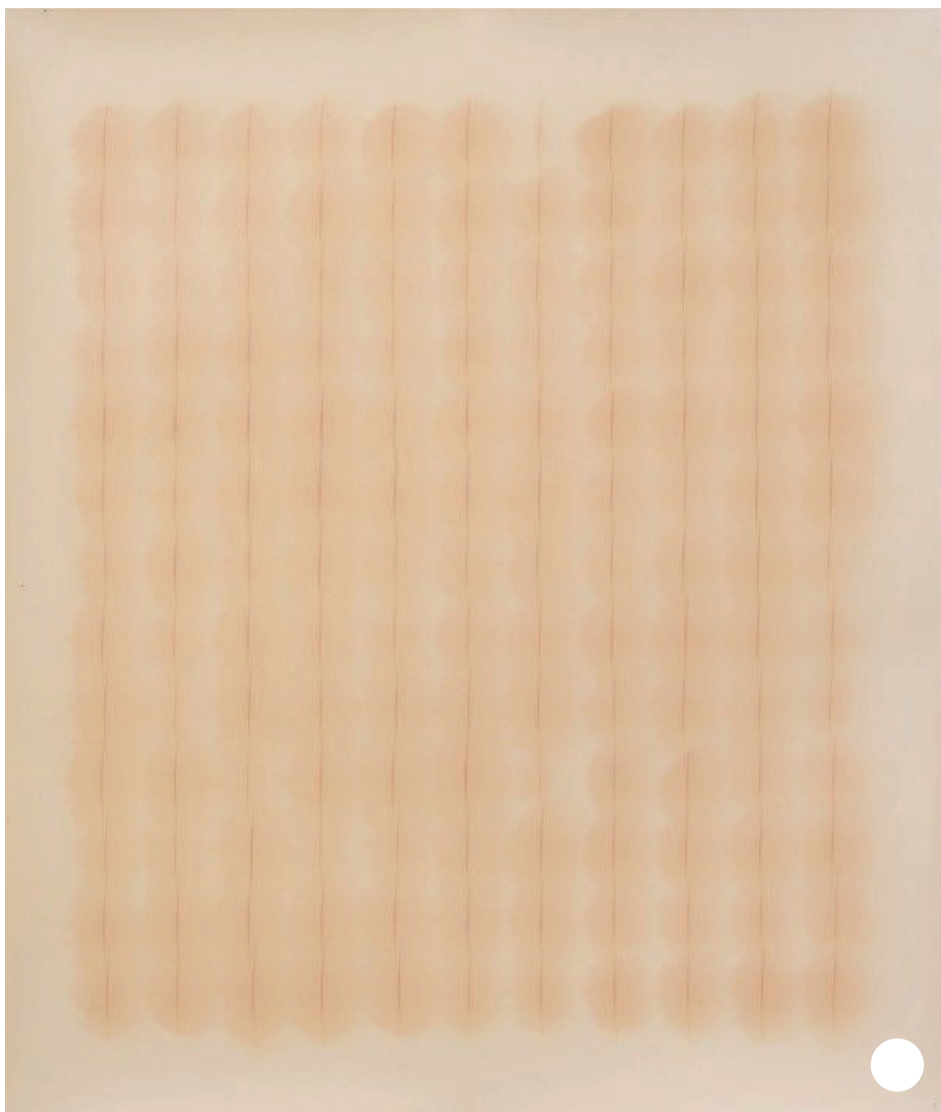


Ellen Carey, Série Zerogram, 2018. (Ellen Carey / Courtesy Galerie Miranda)

Autre artiste à l'affiche de l'exposition de la BnF, Ellen Carey froisse en chambre noire du papier photographique qu'elle expose sous différents angles à différentes lumières colorées. Deux techniques semblables pour des résultats totalement différents. L'un flirtant avec le dramatique, l'autre avec le pop. Le champ créatif est vaste et l'abstraction qui résulte de ces techniques chimiques, physiques et manuelles, éloigne la photographie du réel, qui faisait son identité.

Une scène artistique à part entière

Cette frontière entre les mondes de la photo et de l'art contemporain, Emilia Genuardi veut l'abolir. « *Si on rapproche ces deux mondes, cela fait une scène à part entière* », résume la fondatrice du bien nommé salon Approche, né en 2016. Sur le même calendrier que Paris Photo, la jeune foire attend 15 artistes en solo shows. Le dénominateur commun : l'expérimentation. On y voit, par exemple, le travail scientifique de Laure Winants, photographe et chercheuse partie en expédition dans l'arctique et qui révèle la chimie colorée du permafrost en le glissant dans l'agrandisseur.



Thomas Paquet, « Et pendant ce temps le soleil tourne, S13-1 », 2021. Thomas Paquet défend une « slow photography » dont les axes de travail sont la lumière, l'espace et le temps. (Thomas Paquet)

ADVERTISING

Thomas Paquet, le lauréat 2023, y expose le fruit de sa résidence Picto Lab/Expérimenter l'image intitulée *La Chambre noire*. On le trouve aussi parmi les artistes exposés à la BnF avec une oeuvre diaphane, traversée de l'esprit d'un Malevitch ou d'un Fontana. Réalisée au sténopé, une boîte rudimentaire trouée dont le papier photosensible à l'intérieur a enregistré la course du soleil, elle en garde les traces en virgules colorées régulières, que l'artiste révèle par oxydation sur du papier noir et blanc. Une « slow photography » guidée par « l'envie de sortir des cadres imposés par les appareils et de travailler avec une économie de moyens pour créer du flottement, de la poésie », décrit-il.

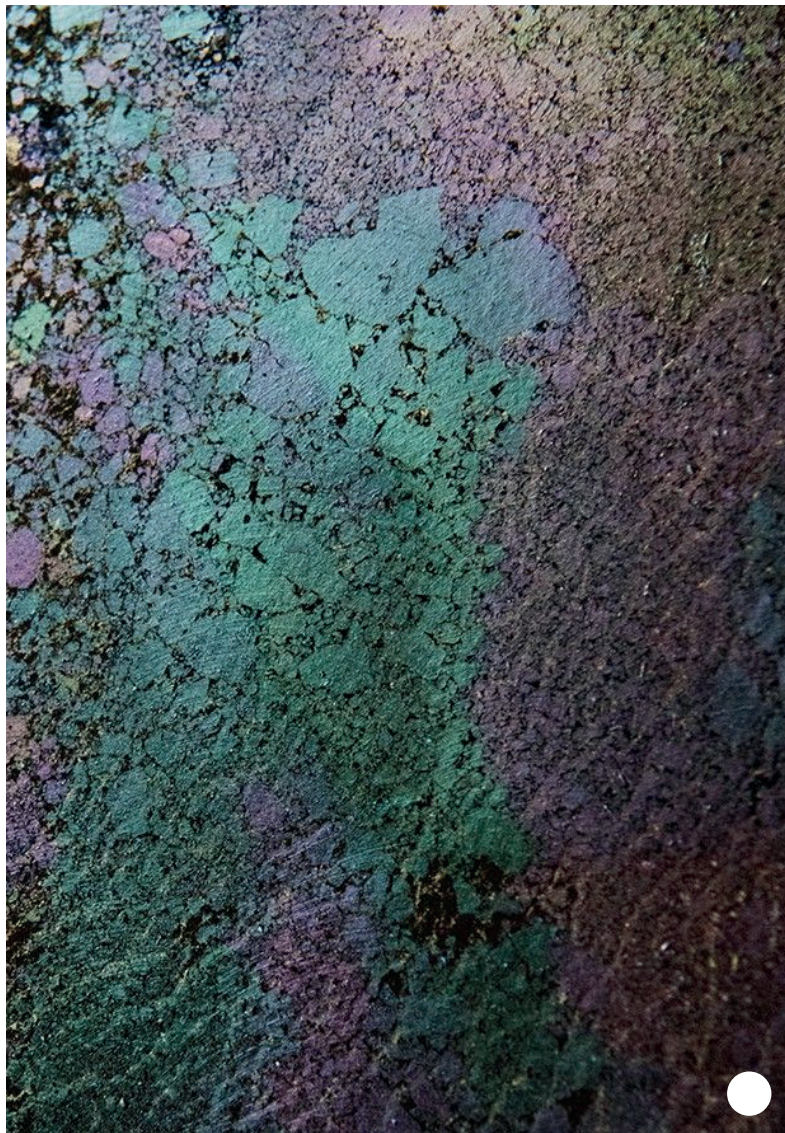


Mustapha Azeroual, «Monade #42», série Echo #1, 2019-21. En adoptant la gomme bichromatée, Mustapha Azeroual s'inscrit loin de la mécanique de l'appareil photographique. (Mustapha Azeroual, courtesy Galerie Binome)

Ces pratiques ancestrales de la photographie présentent l'avantage artistique de produire des exemplaires uniques. Ce à quoi aspirent certains collectionneurs mais aussi ces photographes plasticiens. « Mes oeuvres n'ont pas d'autre existence que sous nos yeux », confirme Mustapha Azeroual qui utilise le procédé de la gomme bichromatée.

A chaque couche déposée, séchée, rincée... sa couleur. A chaque couleur une journée de travail. Ses oeuvres peuvent prendre une dizaine de jours à produire. « *J'ai de plus en plus l'impression d'être un peintre plutôt qu'un photographe* », confie-t-il. « *Je crée de la sensation avec la couleur mais je la crée avec quelque chose d'invisible : la lumière* ».

Ce retour à l'essence de la photographie permet aussi de renouer avec le geste. « *On est dans une phase de régénération avec une scène artistique qui s'intéresse à la photographie pour ce qu'elle représente de savoirs faire. On renoue avec la matière, la beauté... Tout ça participe d'une société qui a besoin de se reconnecter aux choses, de reprendre l'image en main* », analyse Michel Poivert, historien de la photographie et commissaire d'exposition. Et de poursuivre : « *Quand la photographie est apparue, elle a bien permis à la peinture de ne plus faire de l'illustration* ». Si aujourd'hui le smartphone et les réseaux sociaux se chargent du réel, la photographie, elle, peut parfois s'en libérer.



Laure Winants, «Words From A Tongue We Are Losing», 2023. Laure Winants se définit comme artiste-chercheuse, elle s'attache à rendre visible l'invisible. (Laure Winants)

Michèle Warnet